

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 8.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 22 Février 1888.

SOMMAIRE

TEXTE : De tout un peu.—L'origine du langage, par Sylvain Forêt.—Le coup d'Etat, par Horace de Viel-Castel.—Monument Cartier.—L'horloge du bureau des postes.—L'empereur Guillaume et Léon XIII.—Anecdote sur le général Chanzy.—Nos gravures : Gustave Doré ; Le prince Napoléon ; Le solitaire du lac Témiskaming ; Le portage de la Montagne.—Pour les orphelins pauvres.—Critique historique, par Benjamin Sulte.—Envers et contre tout, par André Gérard (suite).—Discours.—Choses et autres.—Nouvelles diverses.—Notes commerciales.—Les échecs.—Pensées.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Le prince Jérôme Napoléon ; Gustave Doré, mort à Paris le 23 janvier 1883 ; Le général Chanzy sur son lit de mort ; Le solitaire du lac Témiskaming ; Le portage de la Montagne.

DE TOUT UN PEU

Le personnage de Boileau, qui donnait un grand dîner, disait à ses convives :

“ Aimez-vous la muscade ? on en a mis partout.”

On pourrait dire par le temps qui court : Si vous aimez la politique, vous devez être content, car on en a mis partout : le Parlement de Québec est au beau milieu de ses travaux, le Parlement fédéral se taille du travail, et dans la province d'Ontario les élections provinciales font rage. Il semble que les passions politiques soient plus fortes chez notre voisin. On n'y voit que deux grands partis qui se haïssent tellement, qu'ils ne songent pas à se diviser. A Québec, les liens de partis semblent se détendre. Les libéraux comptent deux fractions et les conservateurs se montrent avec plusieurs nuances d'opinions.

Ces divisions intestines sont-elles un avantage ? Discuter cette question, même au point de vue de la théorie, pourrait nous entraîner sur un terrain qui nous est étranger. Mais nous pouvons bien dire que plus les partis se fractionnent, plus le gouvernement représentatif devient difficile et instable : Il n'y a qu'à étudier ce qui se passe en France et en Italie pour s'en convaincre.

.

M. Hébert, de Montréal, l'a emporté sur ses concurrents dans le concours ouvert aux artistes de tous les pays, pour le monument que le gouvernement fédéral se propose d'élever à la mémoire de M. Cartier. Ce monument consistera en une statue en bronze, de grandeur naturelle, reposant sur un immense soc en pierre de taille.

Le monument sera élevé à Ottawa, près du Parlement, à l'angle nord-ouest, sur les hauteurs qui font face à la province de Québec.

Nos félicitations à M. Hébert.

.

Puisque nous sommes sur le terrain des beaux-arts, un mot de l'Albani, qui a chanté l'autre jour à Toronto. La charmante diva, que tout le Canada brûle d'entendre, a déclaré à un reporter du *Globe* qu'elle viendrait chanter à Montréal avant de retourner en Europe. Elle a parlé en termes affectueux de ses anciennes amies de couvent, et surtout de ses maîtresses du Sacré-Cœur. Cet entretien, dont les journaux ont fait part au public, devra rassurer les personnes qui pensaient que l'Albani n'avait plus que de la froideur pour son pays.

.

La matinée musicale donnée samedi après-midi, dans la salle de M. L.-E.-N. Pratte, 280, rue Notre-Dame, par le célèbre pianiste, M. Ernest Longley, a été un véritable succès.

M. Longley était assisté de M. S. Mitchell et de Mlle Chaffee, qui certainement ont su se tenir à la hauteur de leur réputation en exécutant plusieurs morceaux de nos grands maîtres. L'élite de la société montréalaise s'y était rendue, et les applaudissements si souvent répétés sont une preuve du succès obtenu.

M. Pratte avait mis à la disposition des exécutants le célèbre piano “ Hazelton ” et un des harmoniums “ Dominion.”

L'ORIGINE DU LANGAGE

Tel est le titre d'un ouvrage de glossologie excessivement curieux et intéressant, que vient de publier simultanément à Paris et à Bruxelles, l'un des plus savants philologues du jour, M. Félix Thessalus.

L'auteur démontre par des exemples qui ont dû lui coûter de bien longues et bien fastidieuses recherches, que, dans tous les idiomes connus, les vocables, signifiant une seule et même chose, sont toujours plus ou moins homorhizes, que dans tous les pays du monde tous les signes du langage ont des affinités de forme, de son et de signification plus ou moins remarquables, et que par conséquent, toutes les langues du globe se tiennent par un point commun, qui est leur point de départ.

Voici en peu de mots la théorie de M. Thessalus.

L'homme étant partout le même, avec ses facultés, ses aspirations, ses passions, ses besoins et ses appétences, et se trouvant, sous toutes les latitudes et longitudes, doté d'un appareil articulateur et phonateur identique, il a dû primitivement, pour rendre sa pensée ou exprimer ses sentiments, se servir universellement des mêmes mimologismes et des mêmes onomatopées.

Son langage primitif a dû être une imitation aussi fidèle que possible des bruits et des sons que la nature faisait entendre à ses oreilles, et les signes de convention dont il s'est ensuite servi pour aider son langage, ont dû être calqués sur les objets qui frappaient ses regards.

Or, comme ces bruits, ces sons, ces objets sont partout les mêmes, M. Thessalus en conclut que toutes les langues tirent leur origine du même glossaire rudimentaire, et par conséquent sont toutes sœurs de la même mère.

Cette conclusion réduirait à néant toutes les longues dissertations, tous les volumineux ouvrages écrits par de célèbres linguistes pour établir une distinction d'origine entre les langues sémétiques et japétiques. Et quelle que soit la valeur des arguments de ces derniers, on ne peut s'empêcher de trouver ceux de M. Thessalus concluants.

Il démontre que chaque articulation éveille l'idée d'un objet ou d'une impression, qu'elle éveille cette idée par son nom et par sa forme, et, de plus, que les mots primitifs ou dérivés où elle se rencontre, ont tous une analogie quelconque avec l'idée qu'elle éveille.

Pour en arriver là, l'auteur établit certaines lois générales de permutation de lettres, qui ne sont pas nouvelles, mais auxquelles il donne certaines applications aussi surprenantes par leur plausibilité que par leur originalité.

De la corrélation des mots à la corrélation des lois de la syntaxe, il n'y a qu'un pas. Les uns sont fondés sur la nature, qui est universelle ; les autres sont appuyés sur la logique, qui est absolue.

Pour donner une idée du procédé suivi par l'auteur, prenons par exemple la lettre B, la première que l'enfant prononce, parce que c'est la consonnante qui s'échappe le plus naturellement d'une bouche fermée qui s'ouvre au moment de l'articulation :

“ Le B, qui, dans la plupart des langues, le copte, le phénicien, le sanscrit, l'hébreu, le bengali, le syriaque, etc., représente une bouche fermée ou ouverte, se trouve dans le mot *bouche*. Le nom *be*, qu'on lui donne, est lui-même le cri de certains animaux.

“ Il existe aussi dans *béler*, *bélier*, *béer*, *babûl*, *bâiller*, *bec* ; angl : *baby*, en fr : *bébé*—les moutons *béloquent*, les enfants *babillent*—all : *bellen*, en fr : *aboyez* ; *bishese*, en fr : (*arque*) *buse*, chose creuse ayant une embouchure, une bouche ; wende : *bledzig*, babiller.

“ Dans le sansc : *ban*, *bukh*, *bru*, *bhas*, *bhan*, *balh*, crier, gronder, résonner, énoncer ; grec : *boao*, mugir ; *baudzô*, en fr : bredouiller, *baulalaô*, endormir en chantant ; lat : *butio*, crier comme un *butor*, une *buse*, en lat : *buteo* ; fr : *balbutier*, *hégayer*.”

Et ainsi de suite des autres consonnes. On voit que c'est fort ingénieux. Puis l'auteur passe à l'*onomatopée*, c'est-à-dire à la formation des mots par l'*onomatopée* ; puis à l'*onomasémie*, c'est-à-dire aux différentes modifications des mots en passant du sens litté-

ral au sens figuré ; puis à l'*onomasustasie*, c'est-à-dire aux causes diverses de la modification des vocables quant à la forme.

Il y a surtout un chapitre sur la mutation des lettres, et l'intervention des lettres et des syllabes, qui est à lui seul un traité fort sérieux et digne d'attirer l'attention des savants.

En somme le livre de M. Thessalus fourmille d'aperçus nouveaux, d'exemples frappants, et de découvertes des plus intéressantes pour ceux qui se livrent à ce genre d'étude. Si ce n'est pas la solution définitive d'un grand problème, c'est un grand pas de fait dans cette direction.

SYLVAIN FORÊT.

LE COUP D'ÉTAT

La ridicule tentative du prince Napoléon rappelle le fameux coup d'Etat de son cousin. On trouve dans les mémoires du comte de Viel-Castel une relation de cette affaire qui donna le trône de France à Napoléon III.

M. de Viel-Castel, qui était fort bien reçu dans le monde, et qui tint dans certains salons un rang assez distingué, rencontra au Louvre, dans une des soirées habituelles qui y étaient données, en 1852, tous les vendredis, le colonel Espinasse. Ils causèrent ensemble et voici comment le colonel raconta à M. de Viel-Castel un épisode fort intéressant de la journée du 2 décembre.

Hier, il y avait, comme tous les vendredis, soirée au Louvre, le colonel Espinasse y est venu, et voilà ce qu'il m'a raconté :

Le 30 novembre dernier, le ministre de la guerre m'a fait appeler et il m'a dit : “ Colonel, la situation politique dans laquelle nous nous trouvons est des plus critiques ; l'Assemblée se déclare de plus en plus hostile au Président ; avant peu, si on la laisse faire, la conspiration tramée et dont la proposition des questeurs n'était que le premier acte, aura son explosion. Les projets des conspirateurs ne sont plus un secret pour personne. Mettre le Président à Vincennes, s'emparer du gouvernement, tel est leur but. Nous sommes donc menacés de la guerre civile, nous avons donc à craindre la dislocation de l'armée tirillée par les partis qui, le lendemain de leur victoire, ne marcheraient plus d'accord et, définitivement, nous subissons la République sociale, une terreur pire que celle de 1793, la ruine et la honte de notre pays.

“ Le Président veut prévenir un tel état de choses, et, pour y parvenir, il a résolu de dissoudre l'Assemblée, d'en faire arrêter les principaux meneurs et d'en appeler, pour approuver ses actes, à la nation tout entière. J'ai compté sur vous, sur votre énergie, qui m'est connue, pour exécuter les mesures nécessitées par le coup d'Etat salutaire. Me suis-je trompé ? ”

Je répondis que le Président pouvait compter sur moi.

Il me fut remis une carte dont la présentation devait me donner accès dans tout le palais de l'Assemblée nationale, et, sans perdre de temps, profitant de mon droit, j'examinai la position que je devais emporter ; puis, ayant reconnu le faible de la place et pris mes dispositions, je revins chez le ministre et je lui répondis du succès de l'entreprise quand il me donnerait l'ordre d'agir. Cet ordre ne se fit pas attendre longtemps. Dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre, je fus réveillé par trois commissaires de police, chargés chacun d'une lettre que j'ouvris, et qui contenait des mandats pour procéder à l'arrestation des questeurs ; d'autres ordres m'enjoignaient de m'emparer du palais législatif, dont le commandement m'était remis, et enfin, je devais remettre au président Dupin une lettre du prince.

Les trois commissaires parurent d'abord émus de la gravité de l'acte qu'ils allaient avoir à accomplir ; mais quelques paroles fermes que je leur adressai leur rendirent l'assurance.

Vers deux heures et demie, mon régiment quittait sans bruit l'Ecole militaire, deux cents hommes investissaient l'ensemble du Palais législatif avec ordre de n'en laisser sortir personne, et de ma personne je ma-